

# ALI

Moi et lui, on était pareil. Enfin, pas vraiment. Pas du tout même. Mais on était pareil. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'on avait du mal à nous comprendre. Moi, avec mon albanais de saloon. Lui, à cause du cancer de la gorge qui lui avait coûté ses cordes vocales, dix ans plus tôt. Seuls sa femme et ses enfants entendaient clairement ce qu'il essayait d'exprimer. Sa voix était un souffle rauque. Mais un souffle de vie et ses amples mouvements de bras, les sous-titres pour le reste du monde, dont moi. Alors, quand on se voyait, on exprimait avec le cœur ce que la langue ne pouvait pas.

À sa place, n'importe qui aurait sombré dans la rancœur. Se voir couper le sifflet quand on a toujours été le pôle de gravité, quelle cruauté ! Mais pas lui. Il était carpe, il était diem, chaque jour un rayon de soleil. Le ciel lui a donné quatre enfants mais lui en a pris un. À sa place, n'importe qui aurait sombré dans la rancœur. Surtout quand on aime sans compter. D'extérieur, il n'en a rien montré. Ou peut-être ces silences.

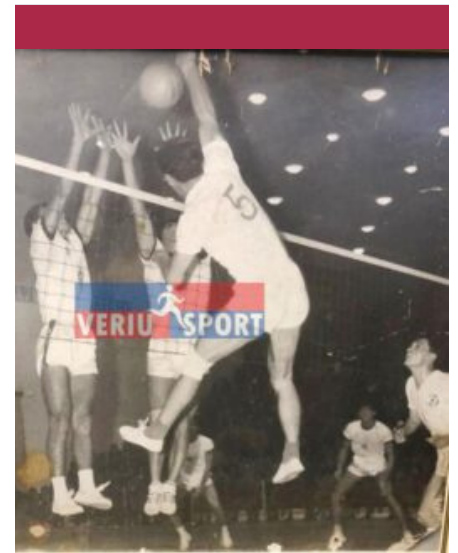
C'est en septembre 2014 que j'ai rencontré pour la première fois cet oncle pas comme les autres. Le mari de la tante paternelle de ma femme. De glace, il ne possédait que ses cheveux couleur neiges éternelles. Sinon, le feu. Sa façon, ses farces et sa façon de danser, ses yeux pétillants et son énorme sourire pour bouffer la vie. Lui dire bonjour durait une demi-heure, au revoir, une bonne heure. Ces embrassades étaient théâtrales.

Avant d'être un septuagénaire flamboyant, Ali était un monument du sport local. Capitaine de l'équipe nationale de volley dans les années pattes d'eph, il fut l'un des rares Albanais à pouvoir voyager à l'étranger quand le pays était coupé du reste du monde. Ça pèse un homme. Mais un homme hors la norme. Nul n'oubliera, à Shkodër, sa ville, son fief, quand il enjambait son vélo ou quand il se pliait en quatre pour rentrer dans sa voiturette. Tout semblait minuscule à côté de lui.

Ali, c'était aussi un mode de vie. Son coup de fourchette, le trident de Poséidon. Sa descente, une piste noire. Les médecins lui avaient peut-être interdit l'alcool, mais il avait négocié la bière. Et là-dessus, il ne lésinait pas non plus. À chaque repas, resto compris, l'oncle Ali venait avec sa conso perso, de grandes bouteilles en plastique remplies de bière. Il était l'incarnation du bon vivant qui pouvait sortir de table à 18 heures avant de piquer « une petite sieste », de se réveiller à 21 h, de regarder les infos puis de se remettre en selle pour terminer les restes.

Les années ont coulé, douces, auprès de sa femme, Nuri, et de leurs enfants. Si l'aînée est partie de l'autre côté de l'Adriatique, le clan est resté soudé. Loin des yeux, mais près du cœur. D'autant que ça lui a permis de visiter Florence, Pise. Ne manquait que Paris... Puis, l'heure de la retraite a sonné. Prof de sport, il l'a ensuite fait devant la télé. De cafés en festins, de réunions de famille en enguelades, Ali, fidèle à lui-même.

Il avait promis qu'il pourrait mourir quand il serait grand-père. Il a tenu bon. Une promesse est une promesse. S'il ne connaîtra pas ses deux petits-enfants qui vont naître ces jours prochains, c'est qu'il faut que les bonheurs recouvrent les drames comme la marée pansé les brûlures du sable.



Lui qui aimait tant l'été jouer au cerf-volant sur la plage de Velipojë entouré d'enfants riant aux éclats... L'image se fixe. Gravée à tout jamais.

Jérémie Schwartz